

TROIS NUITS DE NOËL

III

NUIT DE NOËL 1870

La veille de Noël 1870, la guerre se poursuivait encore avec le même acharnement qu'au début. Il avait neigé tout le jour, et tout le jour on s'était battu.

La compagnie où le lieutenant Marc faisait fonctions de capitaine avait, entre les murs d'un cimetière de campagne, sauvé la retraite du régiment et débusqué, à la baïonnette, les Prussiens d'un village qui leur servait de redoute. Cette vaillante compagnie était presque tout entière restée couchée dans les chaumes givrés ou aux abords du champ funèbre. La nuit venue, le régiment français, terrassé et mutilé, occupait enfin le village désert, au pied de son église dévastée, pantelante et à demi incendiée.

L'abbé Jean Chanterose rentra avec les ténèbres, le dernier comme d'habitude, après avoir répandu, sous la mitraille ou à l'écart, toutes les bénédictions de Dieu sur les mourants, et prodigué des secours aux blessés. C'était une âme évangélique dans un corps de fer. Aussi était-il admiré et adoré des soldats.

Accroupi sous la toile auprès d'un feu de bivouac, Jean attendait Marc. Les heures se traînaient lentes, longues, lourdes, et son cœur battait si vite ! L'inquiétude se trahissait parfois dans sa voix et dans ses gestes ; Marc, son frère, ne rentrait pas. La compagnie avait été en effet hachée dans son héroïque fait d'armes, et des rares soldats échappés aucun ne pouvait donner de nouvelles du lieutenant, qu'on n'avait point vu sortir de la bagarre.

A 10 heures du soir, l'abbé Chanterose se leva. Il prit avec lui quatre hommes de bonne volonté munis de lanternes ; et cette troupe silencieuse revint errer à travers le vaste champ de bataille. L'interminable nappe de neige avait été bouleversée par la mêlée et était devenue fange ; la neige, nouvelle, qui tombait à flocons pressés, avait peine à la recouvrir. Ça et là, quelques cadavres d'hommes et de chevaux, quelques canons abandonnés, quelques fusils jetés ou quelques sacs perdus, partout sous les pieds et à l'horizon de la boue et du sang.

Ces cinq lanternes voltigeaient comme cinq follets, furetant, rasant le sol, se relevant dans le brouillard, allant et venant.

Tout à coup, sous la muraille basse du cimetière, Jean heurta un corps. Son âme avant ses regards avait reconnu Marc. Marc respirait.

— O notre mère ! ô notre père, murmura Jean !

L'abbé saisit le blessé entre ses bras — il était robuste — et comme un enfant endormi il l'emporta contre sa poitrine essayant de communiquer à ce cœur presque éteint la chaleur et les palpitations de son cœur.

— Marc ? appelait-il à voix basse à travers ses larmes.